

Recueil de nouvelles

Festival Polar

2018

Collège Olivier Messiaen

Les textes de ce recueil ont été rédigés par des élèves de 4^e du collège dans le cadre du concours de nouvelles policières proposé par l'association "36 quai de Sèvre" pour la 3^e édition du Festival Polar.

Il s'agit de travaux de groupes menés sur plusieurs semaines sous la conduite de trois enseignants de Français.

Texte A

Enquête à Mortagne Sur Sèvre

Le journal où je travaille m'a demandé d'enquêter sur une disparition très inquiétante. Tout le monde en parle, c'est une histoire qui intéresse tous les gens du coin.

Un premier article publié dans mon journal ce jeudi 26 septembre expliquait que Marcel Leclerc avait disparu depuis trois jours. Marcel Leclerc est contremaître dans l'usine de Fleuriais à Mortagne sur Sèvre, mais il n'est pas apprécié de tout le monde car il est dur avec les ouvriers et en conflit avec la direction de l'usine.

Aujourd'hui j'ai rencontré un employé de l'usine qui s'appelle Jacques Roy. Il a été témoin d'une scène très bizarre : il a vu Louis Raveleau se disputer violemment avec Marcel aux alentours de 17H30 à la sortie de l'usine le lundi 23 septembre parce que Marcel l'avait licencié, ainsi qu'un autre ouvrier. Louis Raveleau est un drôle de gars : il vient de sortir de prison pour avoir volé de l'argent et c'est un voyou bien connu des services de police de Cholet et de Mortagne.

Je suis donc allé interroger Louis Raveleau. J'ai été surpris de découvrir un homme souriant et sympathique. Petit, l'air malin, il portait des petites lunettes rondes et une casquette grise à carreaux sur la tête. En fumant tranquillement une pipe, il m'a expliqué qu'il avait un bon alibi ce soir-là, car il mangeait chez ses parents. Pendant un entretien avec les parents de Louis, ils m'ont bien confirmé qu'ils avaient mangé ensemble le soir de la disparition de Marcel, de plus il y avait d'autres personnes, amis des parents de Louis, qui ont confirmé qu'il était avec eux. Ce n'est donc pas Louis Raveleau le coupable !

J'ai décidé d'aller chez Jean Laro, car l'homme que j'avais interrogé à l'usine m'avait dit que Marcel avait licencié deux hommes : Jean Laro et Louis Raveleau. Il m'avait décrit Jean Laro : C'est un homme grand et maigre avec des cheveux bruns et assez longs. Il est toujours mal habillé et habite une pauvre maison avec des volets de couleur verte !

Une fois arrivé chez lui, j'ai frappé à la porte de cette maison délabrée (on voyait la charpente à travers le toit à certains endroits !). Un homme avec une moustache noire, qui lui donnait un air sévère, m'a ouvert la porte. Il portait un pantalon très usé et paraissait un peu ivre. Il m'a fait entrer violemment chez lui en me tirant par le bras, alors en plein milieu de sa pièce principale j'ai vu Marcel ligoté sur une chaise. Il essayait de crier mais il avait un foulard autour de la bouche. Il avait des traces de coups sur le visage et paraissait faible. Jean m'a ensuite enfermé, et à mon tour je me suis fait ligoter. J'ai vu sous mes yeux, Jean Laro frapper Marcel. Il ne faisait que répéter :

-Toi, tu vas rien balancer aux flics sinon je te bute !

J'avais très peur, et je me suis dit qu'il allait nous tuer Marcel et moi. Jean était comme un fou, il marchait en faisant des grandes enjambées. Il avait beaucoup bu car je sentais l'odeur d'alcool dans son haleine. Il nous disait que s'il faisait ça, c'était parce qu'il avait besoin d'argent. Il ne comprenait pas pourquoi Marcel l'avait licencié. Il était très en colère et voulait se venger. Par moment il était très violent, puis deux minutes plus tard il était tout doux et gentil. Il était vraiment très bizarre. Il semblait vraiment fou.

Alors, je l'ai assuré que je ne dirais rien à la police, ni à personne, que c'était notre secret et que je comprenais sa démarche. Je lui ai dit que ce qu'il faisait était tout à fait normal, qu'il devait se venger de Marcel. J'ai tout fait pour le rassurer et le mettre en confiance. Cette discussion a duré au moins deux heures ! Je me rendais compte de sa folie et de ses gros problèmes d'alcool. Il avait juste envie qu'on s'occupe de lui et qu'on dise comme lui. Puis, je suis resté calme et je n'ai plus rien dit.

Quelques minutes plus tard, à ma grande surprise, il m'a relâché. Il m'a dit qu'il avait confiance en moi et qu'il était sûr que je ne dirais rien à la police. Il m'a serré la main, je lui ai dit merci et je suis parti.

Après cette grande frayeur, je suis allé directement à la gendarmerie pour leur expliquer tout ce qui s'était passé. Les gendarmes m'ont questionné :

- Qu'avez-vous vu ?
- Voilà, j'ai vu Marcel ligoté dans la maison de Jean Laro.
- Hum, intéressant et que faisiez-vous chez cette personne ?
- J'étais chargé par mon journal d'enquêter sur l'enlèvement de Marcel.
- Ah ! Non ! ça c'est le travail de la gendarmerie ! dit un des hommes très en colère. Où habite ce Jean Laro s'il vous plaît ?
- C'est la vieille maison toute délabrée, rue du Sentier à Mortagne.
- Ah oui, on voit très bien, on vous remercie mais surtout, au revoir monsieur car nous ne voulons plus de journalistes sur cette affaire ! C'est la gendarmerie qui doit régler cette histoire !

Aussitôt, tous les hommes de la brigade sont partis arrêter Jean Laro, l'ont menotté et emmené à la gendarmerie. Ils ont libéré Marcel qui est resté quelques jours à l'hôpital pour soigner ses blessures. Puis, après deux semaines, il est revenu travailler à l'usine.

Jean Laro, de sa prison, m'a envoyé une lettre me traitant de tous les noms. Il me dit que je suis un traître et qu'il ne fera plus jamais confiance à personne. Il me dit aussi que quand il sortira de prison, il me retrouvera.

Depuis cette affaire, j'ai décidé de ne plus jamais m'occuper de crimes et autres disparitions. Je ne fais plus d'enquêtes difficiles car j'ai été traumatisé par cette histoire, je ne publie plus que des articles sur de simples faits divers.

Texte B

Énigme à Mortagne

Le 26 septembre, Lucienne Leclerc est allée à la gendarmerie déclarer que son mari avait disparu depuis trois jours. Il n'était pas rentré chez lui le 23 septembre au soir et était parti plus tôt que d'habitude pour soi-disant aller travailler. Mais ses collègues ne l'avaient pas vu ce matin-là, il n'était pas allé au travail... Inquiète, sa femme s'était rendue à Fleuriais à la tombée de la nuit, car il n'était pas rentré chez lui pour le repas du midi, ce n'était pas son genre. En effet grâce à son métier de contremaître il avait acquis de la rigueur et était devenu très ponctuel. Elle n'avait rien dit pendant deux jours, imaginant qu'il était parti avec une autre femme.

Bernard Lacroix, un homme grand et brun aidé de René Baron, plus petit et un peu enrobé sont les brigadiers chargés de cette affaire. Ils étaient très inquiets et embarrassés car les disparitions à Mortagne étaient rares. Ils sont donc allés directement au domicile de Lucienne et ont fouillé la maison dans ses moindres recoins, mais n'ont rien trouvé qui pourrait les alerter.

Ils se rendirent ensuite à Fleuriais. Après une heure de recherche, les gendarmes n'avaient rien trouvé dans l'usine ni sous les machines, ni dans le casier de Marcel Leclerc ou dans la réserve des fils.

Après concertation entre les deux brigadiers, René avait convaincu son collègue qu'il fallait interroger Lucienne, cette jeune femme petite et blonde, chez elle pour avoir peut-être des détails plus précis sur leur quotidien, mais il fallait aussi retrouver des témoins qui auraient vu Marcel pour la dernière fois, le matin du 23 septembre. René commença donc par questionner la femme :

- Avez vous remarqué des choses inhabituelles dans le comportement de votre mari ?

- Avait-il des conflits, par exemple ? Avait-il des ennemis ? ajouta le brigadier Lacroix.

Elle sursauta quand les gendarmes lui posèrent ces questions.

- Oui, comme toute personne Marcel avait des ennemis mais rien d'affolant, je ne pense pas que l'un d'entre eux aurait pu tuer Marcel.

Après une petite pause, elle ajouta.

- Quoique... quand j'y repense, ... j'ai trouvé une lettre dans la table de chevet de Marcel.

Lucienne alla chercher la lettre dans la chambre et la tendit aux deux hommes, elle tremblait, un peu émue. René, très maladroit renversa sa tasse de café sur la lettre, mais il réussit à lire malgré les taches de café :

Marcel,

Tu ne connai pas ta femme elle te caches des choses, rejoint-moi au 3^e moulin en fasse la plus grande des cheminer demins a 6h.

-Vous l'avez découvert quand ?

- Hier soir.

-Avez-vous une idée de qui aurait pu écrire cette lettre à Marcel ?

- Non je ne vois pas.

Ses yeux bleus étaient pleins de larmes, ses petites mains tremblaient et elle les cacha sous son tablier avant d'ajouter, la voix hésitante :

- Mais, ... je pense à une personne. Joseph Rettau, un grand brun aux yeux noirs qui porte toujours un béret sur sa tête, c'était le meilleur ami de Marcel, mais depuis quelques mois ils s'embrouillaient tout le temps. Il disait qu'il avait la vie rêvée, et que c'était lui, Rettau qui méritait ce poste de contre-maître. Je ne pense qu'à lui pour faire une chose horrible. Je lui ai jamais fait confiance.

En sortant René et Bernard rencontrèrent Jacques Donnet qui arrivait juste derrière la porte. Il était jeune, grand, blond et moustachu. Il marqua une pause, surpris de voir les gendarmes chez Lucienne, puis expliqua qu'il venait d'apprendre la nouvelle de la disparition de son ami et en paraissait très choqué.

Grâce à la confiance que Lucienne Leclerc venait de leur faire, Bernard Lacroix et René Baron, allèrent voir Joseph Rettau et lui demandèrent ce qu'il faisait le lundi matin à 6h.

- Comme tous les lundis matins, juste avant d'aller travailler, je passe au bistrot "chez Nadine" prendre un café, j'étais pas en avance même.

Bernard lui demanda aussi s'il était arrivé à l'heure de l'ouverture de l'usine et il répondit qu'il avait juste dix minutes de retard car il avait croisé Marcel. Il lui avait parlé d'une lettre mystérieuse. Joseph ajouta aussi qu'il était très inquiet pour son meilleur ami. Lacroix posa les questions à Joseph Rettau :

- Avez vous remarqué que Marcel était bizarre ou savez-vous s'il avait des ennemis ?

- Non je ne vois pas qui lui en voudrait, c'est un homme souriant, gentil mais de fort caractère et impulsif quand on le pousse à bout.

- Vous connaissez bien Jacques Donnet ? Un de ses amis, paraît-il ? et Lucienne ?

- Oui je les connais. Avant que Marcel arrive ici, il y a deux ans, ces deux-là, ils avaient envie de se marier jusqu'au moment où le père de Lucienne l'a obligée à se marier avec Marcel, car il était contremaître et gagnait un peu plus d'argent que ses collègues.

- Combien de temps s'étaient-ils fréquentés ?

-Si je ne me trompe pas, ils s'étaient fréquentés pendant un ou deux ans, mais ils se connaissent depuis tout petits.

- Juste une dernière question, Marcel savait-il que Lucienne fréquentait M. Donnet avant qu'il arrive en ville ?

- Oui bien sûr, il le savait ...

Il hésita et parut gêné de dire la suite

-... mais ce que Marcel ne savait pas c'est qu'ils se voyaient encore et que Donnet était devenu l'amant de Lucienne. Je les ai aperçus au domicile de Lucienne pendant que Marcel était au travail, mais je n'ai pas osé le dire à Marcel.

Les brigadiers, très étonnés de cette révélation, décidèrent de se rendre

immédiatement au lieu du rendez-vous, même s'ils avaient peur que cette lettre ne soit qu'une fausse piste, un ragot de voisinage sans intérêt. La nuit arrivait, il faisait très sombre dans le moulin et ils ne trouvèrent qu'un fusil de chasse. Ils arrêtaient leur recherche car il se faisait tard.

Le lendemain, Bernard et René allèrent au domicile de M. Delomeau, le patron de l'usine de Fleuriais, où Marcel travaillait, René commença :

- Donc nous voulons savoir si Marcel avait des ennemis au travail, si ça ne se passait pas bien avec ses collègues ?

- Oui, Marcel était contremaître, il pouvait susciter des rancœurs ou encore quelques "engueulades" entre collègues, mais de là à le tuer, je ne pense pas ! C'était un homme volontaire, souriant

- Merci pour cette information savez-vous si des personnes chassent à Mortagne ?

- Non, ici presque personne ne chasse car c'est trop dangereux ! Même si les gens braconnent un petit peu, ils utilisent souvent des pièges !

En fin de matinée, les gendarmes sont retournés voir au lieu du rendez-vous et ont découvert, caché sous la paille, un corps plein de sang et tout bleu. La veille, il faisait très sombre, et les brigadiers donc n'avaient pas vu le corps de Marcel. Celui-ci avait dû subir un étouffement ou un étranglement.

Après quelques jours de surveillance, Lacroix et Baron découvrirent que Jacques Donnet venait voir très souvent, trop souvent même, Lucienne à son domicile. Ceci renforça leurs soupçons et confirmait ce que M. Rettau leur avait dit : Lucienne et Jacques étaient amants.

Après deux heures d'interrogatoire, de questions sans réponses, Lucienne en avait gros sur le cœur et mise sous la pression des brigadiers, avait tout avoué : c'était un crime tout préparé. Elle avait demandé de l'aide à Donnet, qui lui aussi avait son compte à y trouver. Attirer Marcel avec une lettre concernant sa femme, le faire boire pour lui mettre un sac sur la tête, le tuer avec un fusil de chasse et enfin cacher son corps sous la paille avait été facile. Lucienne et Jacques avaient agi ainsi car ils en avaient marre que Lucienne se fasse frapper par son mari ; Marcel était un homme violent. Lucienne ne l'avait pas dit aux gendarmes par peur qu'ils ne la croient pas : Marcel paraissait tellement gentil avec ses amis et sa famille.

Texte C

Tout sur l'affaire Leclerc (M. Herache)

-Bonjour M. Lucas, je m'appelle Jean-Louis Boyer, je suis un journaliste qui travaille pour « Le Petit Journal ». Je viens pour vous demander des renseignements sur l'enquête que vous venez de mener.

- J'ai commencé cette enquête le jeudi 26 septembre au matin, quand sa femme déclara la disparition de son mari : ça faisait trois jours qu'il n'était pas allé à son travail, trois jours que sa femme ne l'avait pas vu et qu'elle n'avait pas de nouvelles.

C'est la famille de M. Leclerc qui m'a engagé. Dès que j'ai appris la disparition de mon ami, les premières questions que je me suis posées c'est : comment et pourquoi aurait-il voulu disparaître ?

Pour commencer, je devais trouver les personnes qui l'avait vu en dernier. J'ai passé plus de trois jours à interroger plein de personnes. Beaucoup me dirent que M. Leclerc était un contremaître très apprécié, qu'ils ne comprenaient pas pourquoi quelqu'un aurait pu s'en prendre à lui. Mais je tombai sur deux témoins qui semblaient éclairer l'affaire.

L'un me raconta qu'il l'avait vu dans un café du bourg samedi matin :

« Il est entré comme un fou. Il venait de découvrir quelque chose de très important, qu'il disait, mais j'étais à l'opposé de lui à ce moment-là je n'ai pas bien compris. Il avait l'air énervé et il partait travailler. »

Un autre collègue de Marcel me dit ensuite :

« Mon collègue était un peu bizarre mais n'était pas méchant. C'est moi qui étais assis à côté de lui quand il a parlé de son histoire. Il a dit qu'il avait découvert quelque chose de pas normal. Il était très énervé mais il ne voulait pas m'en dire plus, il ne voulait accuser personne sans avoir des preuves solides »

Le dimanche, comme il n'y avait personne dans l'entreprise, j'ai demandé l'autorisation au patron d'aller voir dans l'usine. Dans le couloir, en ressortant par la porte qui donne sur les champs, je vis gouttes de sang séché. Tout de suite j'ai pensé que le sang pouvait être celui de Marcel, j'ouvris la porte et vis au loin un bac servant à transporter les draps de coton. Sans hésiter je partis voir ce bac et à l'intérieur, je trouvai d'autres gouttes de sang séché, sans doute le même que dans le couloir. Le bac étant devant la Sèvre, je me dis qu'un corps à faire disparaître serait évidemment dans la rivière. Je longeai la Sèvre en pensant que si je ne trouvais pas le corps, je m'arrêteraï au prochain barrage.

Arrivé après vingt minutes de marche, j'arrivai devant un barrage, je regardai à quelques mètres de la rive, près du déversoir, je vis une masse sombre. J'avançais sur la chaussée et découvris un corps. c'était celui de Marcel. J'inspectai le corps, il

était gonflé et tout blanc de son séjour dans l'eau.

Après avoir sorti le corps de Marcel de l'eau, et prévenu les gendarmes, je me rendis chez sa femme. Je frappai à la porte, elle m'ouvrit, je lui annonçai la nouvelle.

Elle s'effondra en larmes, puis au bout d'un moment elle commença à parler au milieu de ses larmes : elle avait des soucis avec son mari elle pensait qu'il la trompait.

Dès le lendemain matin, je retournai voir M. Delumeau pour lui demander d'inspecter les bureaux. Il me dit que ça ne lui posait pas de problème mais que je devais me dépêcher car il avait une réunion trente minutes plus tard, puis il quitta les bureaux. Après un petit moment de recherche, je tombai sur les fiches de paye des salariés. Je me posai des questions car il y avait des personnes qui étaient mieux payées que d'autres et pourtant ils faisaient le même travail. Pourquoi y avait-il des personnes mieux payés que d'autres ? Sur le bureau de M. Delumeau, je découvris une lettre qu'il voulait envoyer à sa femme qui était partie en vacances. Une phrase de la lettre me parut étrange. « J'ai été découvert, j'ai fait le nécessaire et je viens te rejoindre. » Je me demandai de quoi il parlait.

J'allai aussitôt à la gendarmerie pour expliquer ce que j'avais découvert. Après leur avoir tout expliqué, nous sommes retournés à l'usine. Quand Delumeau entra dans son bureau, en sortant de sa réunion, un gendarme lui dit :

« M. Delumeau, je vous arrête pour le meurtre de Marcel Leclerc »

Au commissariat, je posai quelques questions à M. Delumeau. Je lui demandai pourquoi il y avait des personnes mieux payés que d'autres et de quoi il parlait sur la lettre destinée à sa femme. Sous la pression des gendarmes, M. Delumeau avoua tout. Marcel avait découvert le détournement d'argent et pour qu'il ne le dénonce pas à la police, Delumeau devait se débarrasser de lui. Ce qu'il appelait dans sa lettre "faire le nécessaire". Delumeau gardait pour lui une partie des salaires pour financer la construction d'une magnifique villa sur la côte !

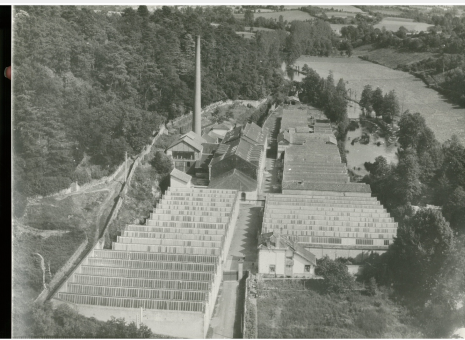
- Merci M.Lucas de m'avoir donné toutes ces informations sur l'enquête, maintenant je vais rédiger mon article sur le meurtre, au revoir.

Disparition inquiétante à Mortagne sur Sèvre

La disparition d'un homme de 27 ans sème le trouble et l'inquiétude dans le bourg de Mortagne sur Sèvre. Les gendarmes ont été saisis de l'affaire ce jeudi 26 septembre.

Marcel Leclerc, domicilié à Mortagne a disparu depuis 3 jours. Sa femme a signalé sa disparition qui est qualifiée d'inquiétante par la brigade de gendarmerie au regard de conflits récents au sein de l'entreprise où il travaillait.

Originaire du nord de la France, M. Leclerc avait été engagé dans l'usine de tissage de Fleuriais dirigée par



M. Delormeau en juin 1893, en qualité de contre-maître. Il s'était rapidement intégré au sein de ce petit village vendéen en épousant, peu de temps après son arrivée, il y a deux ans, la fille d'un métayer de Mortagne.

Récemment, il avait suscité des rancœurs sur son lieu de travail. Jugé autoritaire et sévère par certains car il avait fait exclure des ouvriers, ses idées progressistes sur l'amélioration des conditions de travail lui avaient également attiré les foudres de sa direction.

Une enquête est ouverte et la brigade de gendarmerie a lancé un appel à témoin. Cette affaire suscite de nombreuses rumeurs aussi bien auprès des habitants du village, que des employés des filatures qui se sont fortement développées ces dernières années.

Le soleil se levait sur Mortagne. Depuis la disparition du contremaître, c'était M. Delomeau qui faisait le tour de l'usine, le soir pour vérifier si les machines et les lumières étaient éteintes, le matin pour ouvrir les portes des bâtiments. Cet homme de 48 ans portait une petite moustache qui le rendait plus âgé. Il avait de très beaux yeux vert pistache et des cheveux châtain clair, il portait très souvent un chapeau haut-de-forme, une redingote noire, une chemise blanche et un pantalon à pinces noir. Quand il sortait de chez lui le matin, il enfilait ses gants blancs qui lui donnait une allure hautaine.

Au matin du 4^e jour de la disparition, M. Delomeau arriva dans son bureau, posa son chapeau, ses gants et sa redingote pour enfiler sa tenue de travail. Il commença à faire le tour des bâtiments. Il fut surpris de voir ouverte la porte de la grange où étaient stockés tous les tissus et le matériel de tissage.

"Je suis certain de l'avoir fermée hier soir !", se dit-il.

Il sentit comme une présence inhabituelle. Il avait déjà eu cette sensation plusieurs fois depuis qu'il inspectait les lieux ces derniers jours pensant qu'il allait découvrir le corps, il était comme obsédé par la peur de faire face à un cadavre dans SON entreprise, mais cette fois-ci son impression fut vérifiée. En poussant la porte, il crut voir un paquet de tissu suspendu à une poutre en bois. Le patron sursauta en ayant un mauvais pressentiment. Pourtant la veille, il n'y avait rien. Or, là, devant lui, alors que ses yeux s'habituèrent à la pénombre, il reconnut la silhouette d'un homme de forte corpulence qui ressemblait fortement à Marcel Leclerc.

Un frisson de terreur le pétrifia.

Trois jours de recherche, et là, devant lui, sans doute, se trouvait le corps. Il aurait voulu le décrocher mais préféra commencer par signaler sa découverte. Il sortit du bâtiment et interpella un ouvrier :

« Guitton, allez chercher les gendarmes. Courez vite... »

Quand les gendarmes arrivèrent sur les lieux, les brigadiers Barrière et Coulon se dirigèrent vers le hangar et deux autres, les brigadiers Soulard et Gaboriau, restèrent à l'extérieur pour sécuriser le périmètre.

M. Delomeau expliqua ses visites quotidiennes et sa découverte du matin. Coulon prit l'escabeau pour monter couper la corde tandis que son collègue et Delomeau soutenait le corps pour éviter une chute brutale. Une fois le cadavre au sol, Barrière déchira le tissu au niveau du visage : c'était bien Marcel Leclerc.

Ils emmenèrent le corps dans le bureau de Delomeau. On fit venir le médecin du village qui examina le corps de la tête au pied.

Une heure plus tard, il faisait ses premières constatations aux brigadiers Barrière et Coulon. Il avait remarqué des gros bleus sur le corps, ce ne devait pas être dû à une chute mais cela signifiait plutôt que Leclerc avait été battu très violemment. Pourtant ce n'étaient pas ces marques qui étaient cause de la mort, c'était la pendaison. Le médecin pensait plutôt à un meurtre. Ce que confirmèrent les gendarmes en signalant qu'il n'y avait pas de tabouret sous le pendu.

Le brigadier Gaboriau arriva à l'usine et commença à interroger les employés. Il ne trouvait rien de suspect mais un employé du nom de Jean Emmanuel qui lui dit qu'une semaine plus tôt Marcel aurait trompé sa femme avec une autre. Gaboriau était très surpris alors, il partit tout de suite voir le brigadier chef pour lui faire un compte-rendu de ce qu'il avait entendu. Ils avaient une première hypothèse : c'est que l'épouse de Marcel Leclerc l'aurait tué parce qu'il l'aurait trompé ou maltraité ? Mais comment aurait-elle pu le suspendre ? Avec l'aide de quel complice ?

Soulard s'était occupé de la famille, le métayer Barnard Gouraud, le père de l'épouse de Marcel Leclerc. Ils discutèrent de la mort du gendre : le métayer avait l'air triste mais en même temps en colère, il évitait certains sujets dans la conversation.

Le soir, les brigadiers Barrière, Coulon et Gaboriau furent convoqués par le chef de brigade pour faire leur rapport. Gaboriau avait plutôt mené l'enquête auprès des employés .

« Quelques ouvriers avaient une dent contre Marcel Leclerc qui était autoritaire et qui avait même fait virer leurs collègues ! ? »

Le jour suivant , Coulon alla voir la femme de Marcel Leclerc. Il lui posa des questions sur Marcel , leur couple et d'autres encore. Coulon hésitait à parler de la mort de Marcel et surtout des rumeurs concernant Leclerc et une autre femme : son épouse le savait-elle ? mais il avait besoin de réponses sur ce sujet, alors il lança la discussion. La femme n'était pas triste, aucune émotion n'apparaissait sur son visage. Quand elle retroussa sa manche pour servir le thé, Coulon aperçut plusieurs hématomes sur son bras. Il lui demanda ce qui lui était arrivé, elle détourna le sujet en paraissant gênée.

Une hypothèse lui traversa l'esprit, la femme de Marcel l'aurait tué parce que celui-ci l'aurait frappée et trompée. Ou alors le père aurait tué son gendre qui maltraitait sa femme ?

Au moins ils avaient des pistes et des hypothèses...

Le lendemain, les brigadiers se réunissaient pour faire le point sur ce qu'ils avaient découvert chacun de leur côté. Ils avaient toujours leurs deux hypothèses : la femme ou le père mais cela ne tenait pas la route car la femme était trop petite

et trop fine pour déplacer le corps et l'accrocher, et la semaine du meurtre le père était en voyage concernant l'agriculture le métayage, donc cela était impossible.

Les brigadiers poursuivirent les recherches en quête d'autres informations. Barrière alla voir un des amis de Leclerc : Piveteau, un des noms que Jean Emmanuel avait donné à son collègue. Le brigadier était gêné, Piveteau était un ancien camarade de classe, ils se connaissaient bien, mais ne s'étaient que rarement vus ces dernières années. Il partit le voir en vélo à La Verrie, là où il habitait. Il arriva chez son ami mais eut du mal à faire la part entre le professionnel et l'amical, il commença à discuter du travail et de la famille. Barrière parla de son travail il lui dit qu'il était en pleine enquête sur le meurtre du Fleuriais. La discussion ne porta pas ses fruits...

En sortant le brigadier se rendit auprès de M. Delomeau

« Bonjour M. Delomeau, je viens pour vous faire part de l'enquête.

- Merci, j'espère qu'elle avance.

- Rien de bien précis... Des pistes, je sors juste de chez Piveteau...

- A ce propos, vous a-t-il dit que Leclerc l'avait remplacé au poste de contremaître ?

- Non, pas du tout, il a juste laissé entendre qu'ils étaient collègues.

- Oui, sans doute, n'a-t-il pas voulu éveiller de soupçons, si vous aviez su qu'il avait quitté l'usine à cause de Leclerc. Mais il y a en a bien d'autres et ce ne sont pas tous des assassins. »

Cependant le brigadier Barrière se rappela de l'attitude de Piveteau : il avait semblé un peu trop sûr de lui, laissant entendre qu'il avait quitté l'usine de son plein gré.

Trois pistes s'ouvraient alors :

- la femme de Leclerc l'aurait tué pour avoir été maltraitée et trompée mais en avait-elle la force ? Ou avec l'aide de quelqu'un ?

- le père de la jeune femme pour protéger sa fille, mais il était en déplacement pour un salon agricole cette semaine-là.

- Piveteau par vengeance professionnelle.

Il décida de retourner chez Piveteau qui venait de quitter le logis. Il demanda à Mme Piveteau s'il pouvait aller dans le garage. Celui-ci était sombre sans fenêtre, il laissa la porte ouverte. Un vrai bazar, de la poussière, des outils mal rangés... Un seau en métal attira son attention : Piveteau y avait brûlé quelque chose. Pas de papier. Plutôt du tissu mais un morceau plus épais n'avait pas brûlé : il l'examina et conclut que c'était un morceau imprégné de sang. Ne serait-ce pas le même tissu que celui fabriqué à l'usine et qui enveloppait le cadavre ?

A ce moment, Piveteau, averti par sa femme, entra dans le garage. Ses yeux directement fixés sur le seau semblaient faire des aveux.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour qu'il avoue que cet « infâme Leclerc » avait volé sa place et nuï à un grand nombre d'ouvriers : le site du Fleuriais où Piveteau avait fait toute sa carrière n'était plus le même à cause de cette « crapule. » Cette vengeance était bien méritée !

Le brigadier sortit dans la rue, gêné de voir son camarade de classe, Piveteau, les menottes aux poignets.

Texte E

Un soir au crépuscule

Un soir d'été au crépuscule, Marcel Leclerc était allé faire le tour de l'usine : en tant que contre-maître, il devait vérifier l'arrêt des machines et la fermeture des portes. Il s'assit sur l'herbe fraîche du bord de la rivière et regarda l'eau verdâtre qui défilait sous ses yeux ; avec dégoût, il respira les odeurs pestilentielles. Cela venait-il de son usine ? Tout à coup, sans qu'il puisse réagir, il sentit une violente douleur dans le dos : un long poignard venait de lui percuter le cœur. Il fut placé dans un sac en toile de jute avec une pierre autour du cou.

Et il fut jeté dans la Sèvre.

Le lendemain, l'usine reprenait ses activités.

Les femmes se retrouvèrent perplexes car, à cause du vent, les tissus étendus la veille s'étaient envolés dans la rivière. Ce matin-là, leurs jupes s'envolaient à tort et à travers. Elles se précipitaient toutes sur le linge, accroché aux branches et qui flottait. Mais l'une d'entre elle poussa un cri effroyable ; tout était devenu rouge foncé. Pourtant le linge n'avait pas été teint.

Qu'est-ce qui aurait pu provoquer ce changement ?

« Au moins, ça fera de la teinture gratuite ! » ironisa l'une d'entre elle.

Soudain, quelque chose ayant une forme humaine remonta derrière le linge. A ce moment-là, la femme quitta son sourire moqueur et poussa un cri encore plus effroyable que tout à l'heure. Elle eut si peur qu'elle s'évanouit !

Le patron, aussitôt interpellé, alla appeler la gendarmerie municipale.

Aussitôt dit, aussitôt fait, trois gendarmes, baraqués et moustachus, arrivèrent. Deux d'entre eux sortirent le corps de l'eau. L'un d'entre eux commença à l'examiner avec attention.

« Il a sûrement été poignardé, avez-vous vu le gros trou dans le dos ? dit-il convaincu.

- Vous avez raison, on dirait bien la marque laissée par un poignard. Conclusion, il a bel et bien été poignardé, répliqua l'autre brigadier.

- Nous pouvons donc clairement en conclure qu'il n'est pas mort naturellement. L'affaire Marcel Leclerc est ouverte ! »

Dans les jours qui suivirent, les trois gendarmes essayaient de trouver la moindre piste, le moindre objet. Ils pensaient peut-être trouver des indices chez la victime elle-même qui demeurait au 19 rue du Fromage Moisi. En arrivant devant son logis, l'un d'eux dit :

« C'est vraiment dommage que l'on habite pas en Argentine, j'ai entendu dire qu'un homme pouvait identifier depuis quelque temps les criminels juste avec leurs empreintes ! »

Personne ne répondit. Les autres étaient dubitatifs face à ces nouveautés d'enquêteur : peut-être le XXe siècle qui allait commencer allait-il apporter des soutiens pour mener les enquêtes ? Tous les trois avancèrent et frappèrent. Une dame plutôt âgée ouvrit et leur demanda ce qu'ils faisaient.

« Gendarmerie ! Nous voudrions poser des questions à madame Leclerc.

- Laissez, laissez Marie-Claude, je me charge de ces messieurs, retournez travailler. »

Une belle dame descendit les escaliers en bois qui s'imposaient dans la pièce. Elle portait un long chapeau de paille et une robe rouge sang à petits points noirs. Des gants en cuirs blancs cachaient ses mains fines. Elle se figea en voyant que c'était la gendarmerie.

« Bonjour Messieurs, je... je... enfin, entrez..., balbutia-t-elle.

- Bonjour madame Leclerc, nous venons au sujet de l'enquête sur la disparition mystérieuse de votre mari ! » répondit un gendarme.

Ils attendirent d'être invités à entrer pour lui laisser le temps de s'asseoir.

« Madame, nous avons une nouvelle information. »

Elle restait muette.

« Ce matin, une découverte a été faite sur le site du Fleuriais. »

Elle le regardait. Il avait épuisé tout ce qu'il avait en tête avant de passer à la phrase qu'elle devait craindre.

« Madame, ce matin, votre mari a été retrouvé mort à la tannerie. »

Le silence se fit.

Au bout de longues minutes, elle parvint à dire :

« Oh mon dieu, que c'est horrible, il faut que je le voie !

- Non, madame. Vous ne pourrez pas pour l'instant. »

Le gendarme vit la dame de maison dans l'encadrement de la porte.

« Venez, madame. Il faudrait tenir compagnie à madame Leclerc. »

Un autre gendarme lança :

« Madame, pourrions-nous inspecter cette maison ? Il est possible que certains indices attirent notre attention alors que vous les jugez inutiles...

- Oui, oui, je vous en prie, faites votre travail » répondit-elle les yeux dans le vague.

Pendant quelque temps, les trois gendarmes se mirent à chercher le moindre indice. Après un premier aperçu, ils ne voyaient rien. Ils repartirent tous les trois plutôt déçus. Ils n'avaient rien pu voir de suspect.

Le lendemain, le soleil se levait à peine et les trois gendarmes se dirigèrent vers la place de l'église, dans un petit bâtiment à l'apparence totalement anonyme. La porte d'entrée en bois était tordue sur ses gonds. Une petite vitrine poussiéreuse laissait à peine voir quelques produits. En ouvrant la porte ils virent une personne qui se faisait soigneusement coiffer. En dehors des nombreux cafés, l'endroit où l'on pouvait collecter des informations étaient ici : chez Roger, le coiffeur de Mortagne.

« Bonjour la compagnie !

- Une coupe, messieurs ? s'amusa Roger.

Le coiffeur leur serra la main. Un gendarme lui chuchota quelque chose à l'oreille. Non, Roger n'avait pas d'information à donner. Pour n'être pas venus pour rien, ils posèrent quelques questions à l'homme qui se faisait coiffer mais qui leur dit qu'il devait vite descendre à l'usine : il était passé se faire couper les cheveux avant de prendre son travail.

L'homme ne révéla rien de vraiment important : des rumeurs sur l'usine, des remerciements envers monsieur Delomeau qui était un bon patron, une histoire de querelles entre Leclerc et un certain Jules Véguizé. Roger n'y avait pas prêté attention mais il confirma avoir entendu d'autres clients en parler.

Les trois inspecteurs traversèrent la ville et se rendirent au 3 rue du Châtaigner, demeure de Jules Véguizé. La maison est crépote en beige avec quelques pierres d'apparence mate. Toutes les grandes fenêtres rectangulaires étaient agrémentées de pots de fleurs. Seule madame Véguizé était présente : elle fut abasourdie de voir les gendarmes. Quand ils lui dirent qu'ils voulaient inspecter la maison, elle crut défaillir. Chacun visita une pièce. Ils concentrèrent leur recherche dans la remise du jardin. Des bottes avec de la terre, sans doute comme dans toute maison ? L'un d'eux s'était sali les mains et se les lava à la pompe qui permettait de puiser l'eau. Une trace de sang attira son attention sur la peinture verte. Il appela son collègue qui sembla frappé par un éclair.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? »

Le gendarme ne répondit pas et rentra à nouveau dans la remise. Il en sortit un arrosoir à la main.

« C'est pas l'heure de faire du jardinage ! Qu'est-ce qui te prend ? T'aurais la main verte maintenant ? Tu ne veux quand même pas laver la marque de sang ?! »

Le gendarme secoua l'arrosoir qui se mit à résonner comme une cloche d'église. Il le bascula.

Un poignard en tomba.

Épilogue

Jules Véguizé fut arrêté sur le site du Fleuriais le matin même.

Il avoua presque avec fierté d'avoir « fait la peau à cette crapule de Marcel ! »

Les trois gendarmes furent tous félicités par M. Delomeau et par monsieur le maire de Mortagne.

Madame Leclerc se suicida une semaine après l'assassinat de son mari : son corps fut retrouvé sur les bords de Sèvre par la même femme qui avait trouvé son mari.

Cette femme fut internée à l'hôpital psychiatrique.

FIN

Texte F

Le meurtre de Marcel.

Je me présente, Lieutenant Général Marc. Je suis chargé de cette enquête très particulière. Ma mission est assez compliquée. En effet, un assassinat a eu lieu près de Romaine, dans la commune de Mortagne. Le corps a été retrouvé sans vie un samedi soir vers 21 heures. On penche pour un étranglement. Mes hommes et moi-même sommes actifs depuis samedi. L'homme qui a été retrouvé était allongé sur le bord de l'eau, une écharpe quadrillée rouge, soigneusement enroulée autour du cou. L'homme était mort. Un chasseur était là, paniqué et extrêmement pâle. Je suis allé le voir.

- M. le capitaine, j'étais en train de chasser tranquillement et là il y avait un homme mort sur le bord de la Sèvre. Moi j'ai rien fait ! criait l'homme. J'ai aperçu une silhouette partir en courant. Un homme selon moi.

- Merci monsieur de votre témoignage.

Sur le bord de la Sèvre, un bout de tissu vert avait été trouvé. Ce bout de tissu avait été ramené à la gendarmerie de Mortagne. Cette enquête m'était confiée. Je devais la résoudre.

À l'extérieur du commissariat, une femme blonde d'une trentaine d'années, enceinte, faisait les cents pas devant la gendarmerie. La femme était en pleurs, paniquée. Un gendarme la remarqua assez vite et me l'amena.

- M. le commissaire, mon mari est mort ! me cria la dame.

- Toutes nos condoléances, nous allons vous aider dans cette épreuve douloureuse.

- Merci monsieur.

- A quelle heure avez-vous vu pour la dernière fois votre mari ?

- Aux alentours de dix heures du matin, monsieur. Il est parti au travail puis a rejoint mon père. Le soir je n'ai plus eu de nouvelles. Je me suis dit qu'il était au bistrot comme d'habitude. Je me suis endormie sur une chaise. Le lendemain matin, un coup frappé à la porte de la cuisine m'a réveillée. Quand je suis allée ouvrir, il n'y avait personne. Mes yeux se sont posés sur le banc de pierre, juste à côté de la porte et c'est là que j'ai remarqué l'enveloppe.

- Quelle enveloppe ?

- C'était une bête enveloppe. Je l'ai ouverte et j'ai trouvé un message qui disait que mon Marcel était mort.

- Merci de vos renseignements, je vais faire tout mon possible pour retrouver le meurtrier.

- Je veux la vérité !

Cette enquête allait être très compliquée. Je décidai de m'accorder une pause café au bistrot de centre pour réfléchir posément à cette curieuse affaire. Un homme vint à moi. Cet homme se présenta :

- Bonjour, je suis le père Jacques de Compostelle ; je suis le prêtre de l'église de Mortagne. J'ai entendu parler de ce meurtre. Il se trouve que je connaissais bien la victime ; Marcel se confiait beaucoup à moi depuis quelque temps.

- Vous avait-il parlé de problèmes récemment ?

- Oui, il m'avait confié vouloir repartir dans sa ville natale avec sa femme pour y élever

le bébé qui doit bientôt arriver. Mais son beau-père, le père Duraud ne voulait pas en entendre parler. Vous savez, le père Duraud il était très dur avec son gendre. En vérité, je crois qu'il n'a jamais vraiment accepté que sa fille n'épouse pas un garçon du pays. Mais je tiens à ce que tout cela reste entre nous.

- Ne vous inquiétez pas ! ça restera entre nous.

Ce nouveau témoignage était le bienvenu. Dans toute ma carrière, je n'avais jamais eu à mener une enquête pareille. Je pris une pause pour rassembler tous les éléments que je venais de recueillir

Je devais aller le voir le beau-père. Je n'eus pas de mal à le trouver : il avait fait du bistrot de la gare son quartier général. Le père Duraud m'accueillit les bras ouverts. Il paraissait bien joyeux pour un homme qui venait de perdre son gendre.

- Bonjour monsieur l'agent, me lança-t-il.

Je compris rapidement en m'approchant qu'il s'était déjà enfilé quelques verres derrière la cravate : son haleine empestait le mauvais vin.

- Bonjour monsieur Duraud. J'ai quelques questions à vous poser.

- Oui, allez-y ! de toute façon, j'ai rien d'autre à faire.

- Où étiez-vous hier soir ?

- J'étais à mon magasin.

- Quel métier exercez-vous ?

- J'suis cord...euhhhhhh non ! Charpentier, bafouilla M. Duraud.

- Merci de m'avoir accordé quelques instants M. Duraud.

- De rien, M. l'agent. Quand on peut rendre service.

Je repartis vers la gendarmerie. M. Duraud me semblait mentir sur son métier, il était suspect. Je repris le dossier de M. Duraud ; il avait toutes les raisons de tuer Marcel. Premièrement, le curé m'avait avoué que M. Duraud ne voulait pas que sa fille parte dans le Nord avec Marcel. Ensuite, M. Duraud était un homme méchant ; il pouvait se montrer très dur. J'en étais là de mes réflexions quand je vis avec surprise M. Duraud arriver à la gendarmerie. Il demandait à me voir dans mon bureau. Je l'accueillis.

- Monsieur l'agent, j'avoue : c'est moi qui ai tué Marcel Leclerc. Je n'en pouvais plus de cette situation. Je regrette cet acte. C'est qui s'est passé c'est que j'pêchais avec lui sur l'bord de la Sèvre. J'avais tout prévu depuis le début. Je l'ai attrapé par derrière, je l'ai étranglé avec un vieux bout de tissu. Il a essayé de se débattre mais j'ai réussi à le maintenir. Ensuite je l'ai déposé sur la rive. J'ai vu un chasseur arriver, donc je suis parti en courant vers chez moi. J'ai trop de remords ; je pouvais pas garder ça pour moi. J'ai fait trop de mal à ma fille. En plus, je viens d'apprendre qu'elle était enceinte. Je voulais protéger ma fille de cet homme fou. Maintenant je vais assumer mon acte.

- Cet homme n'était pas fou, monsieur Duraud, c'est vous le fou !

M. Duraud fut rapidement incarcéré à la prison de Cholet dans le Maine et Loire. Il avait commis un acte effroyable. Le village avait été choqué par cette affaire. Mortagne fut à jamais touchée par cette histoire.

Texte G

Les lavandières

Depuis trois heures déjà, les lavandières de la blanchisserie lavaient les grandes pièces de draps qui avaient été tissées dans l'usine toute proche. Penchées sur les tissus chargés d'eau, elles souffraient. La jeune Marie s'arrêta un instant pour discuter avec sa voisine. Elle leva les yeux et soudain aperçut un corps qui flottait juste à côté d'elle. Elle hurla et se jeta en arrière. Sa voisine, moins peureuse, s'avança, attrapa le corps avec une longue perche qui servait à étendre le linge et le ramena sur l'herbe. Les deux femmes s'avancèrent prudemment. C'était un homme ; son corps était décomposé et il avait une corde autour du cou. Son visage n'était pas identifiable. Affolées, elles coururent demander de l'aide à la gendarmerie.

Un quart d'heure plus tard, les gendarmes et le médecin arrivèrent à cheval. Les gendarmes interrogèrent les deux lavandières. La jeune Marie était encore sous le choc de sa découverte, tandis que sa voisine, Christine, avait encore tous ses esprits. Le médecin commençait à examiner le défunt lorsqu'il se rappela que les gendarmes lui avaient dit qu'ils recherchaient un jeune homme brun aux jolis yeux bleus, en amande, qui était porté disparu depuis la veille ; c'était sa femme, Joséphine, qui avait signalé sa disparition. Le médecin fit tout de suite le rapprochement entre le jeune homme qui avait été porté disparu et le cadavre qui avait été retrouvé. Il s'agissait bien de Marcel Leclerc. Il décida de passer chez les Leclerc pour annoncer la mauvaise nouvelle à Joséphine. Le médecin s'interrogeait sur la façon dont était mort Marcel Leclerc. Il alla prendre quelques renseignements sur son lieu de travail, à la filature car Marcel était quelqu'un qu'il appréciait. Quand le médecin arriva sur les lieux, il entendit Ginette et Mireille parler de Marcel. Il s'arrêta, se cacha et les écouta parler. Elles se réjouissaient de la mort de Marcel, et elles disaient qu'elles avaient bien réussi leur coup.

Le médecin appela immédiatement les gendarmes pour leur dire qu'il avait trouvé les coupables. Les gendarmes arrivèrent cinq minutes plus tard et arrêtèrent Ginette et Mireille. Les gendarmes les emmenèrent à la gendarmerie et les interrogèrent. Elles avouèrent l'avoir tué parce qu'il avait des idées progressistes qu'elles n'appréciaient pas du tout.

Texte H

Meurtre à la filature.

C'était un matin, le 23 septembre, monsieur Leclerc s'était rendu au travail, vers 7 heures du matin comme tous les jours. Il travaillait toute la journée, jusqu'à 20 heures. Cette semaine-là, c'était à lui de vérifier que toutes les machines étaient éteintes et qu'aucune lampe n'avait été oubliée. En effet, les incendies dans les filatures étaient fréquents et le patron était très strict sur la sécurité. Il n'avait pas envie que son usine parte en fumée. Monsieur Leclerc passait donc dans toutes les salles et inspectait tout avec minutie ; ça lui prenait à peu près une heure à une heure 30. Il commençait par les machines à vapeur et finissait par les métiers à tisser. Ce soir-là, il avait hâte de retrouver sa femme après une longue et difficile journée : encore une fois, les ouvriers avaient été pénibles et méchants. Il n'était pas dupe ; il les avait entendus grommeler derrière son dos quand il leur avait annoncé que leur cadence devait augmenter. Mais il n'avait pas l'intention de se laisser faire. Pour l'instant, il n'avait qu'une hâte : vérifier les dernières salles et rentrer rapidement chez lui.

Éloïse Leclerc n'avait pas dormi de la nuit. Elle avait attendu son mari pendant de longues heures avant de s'endormir sur la table de la cuisine. Inquiète, elle se demandait ce qui avait bien pu se passer. Ce n'était vraiment pas dans ses habitudes de rentrer aussi tard. Cependant, elle décida d'attendre deux jours avant d'aller voir les gendarmes. Après tout, peut-être que son mari s'était rendu à Angers pour une réunion de son syndicat, comme il l'avait déjà fait et qu'il avait oublié de la prévenir.

Mais, deux jours plus tard, Éloïse n'avait pas retrouvé son mari. Elle décida de signaler sa disparition aux gendarmes. Elle avait pourtant longtemps hésité, craignant qu'on ne la prenne pas au sérieux. Mais son inquiétude était trop grande et elle ne voyait pas quoi faire pour retrouver son mari.

Comme elle le redoutait, les hommes de la maréchaussée n'avaient pas pris son histoire au sérieux ; son mari n'était pas très apprécié dans le village et les gendarmes étaient persuadés qu'il l'avait quittée pour une autre femme. Cependant, lorsque cette histoire de disparition se répandit dans tout Mortagne, et même dans les communes voisines, ils furent bien obligés de s'y intéresser. C'est donc à partir du 26 septembre 1894 que l'enquête commença.

Ils commencèrent donc à s'intéresser au passé du disparu. Un an plus tôt, monsieur Leclerc, qui venait du Nord de la France, avait été engagé à la filature de Mortagne-sur-Sèvre comme contremaître. Quelques mois plus tard, il avait rencontré la charmante fille d'un métayer du pays, qui se prénommaient Éloïse. Il l'avait épousée peu de temps après mais ce mariage n'était pas bien vu. En effet, le village aurait préféré que la belle Éloïse épouse un gars du coin.

Ensuite, deux gendarmes avaient à nouveau rencontré sa femme pour en savoir un peu plus sur la disparition de son mari. Quand Éloïse leur répéta pour la deuxième fois que son mari n'était pas rentré, trois jours plus tôt, après sa journée

de travail, l'un des gendarmes marqua un petit temps d'arrêt. Ils lui firent préciser où Monsieur Leclerc travaillait. Quand Éloïse leur dit : « Ben ! À la filature, bien sûr ! », ce dernier lança un drôle de regard à son collègue. Ce dernier comprit très vite à quoi il pensait : il y avait eu un incendie à la filature le même soir ! Ils s'étaient empressés de lui demander quel était son poste au sein de la filature. Agacée par ces questions qui lui semblaient inutiles, Éloïse commença à s'énerver. Les gendarmes lui avouèrent alors qu'un incendie s'était déclaré à la filature ce soir-là et qu'ils avaient retrouvé des traces de bagarre dans une des salles de tissage. Son mari pouvait être impliqué dans cette rixe. Éloïse, qui avait compris, au regard du gendarme, que la situation était grave, ne put s'empêcher de penser que son mari ne reviendrait peut-être pas. Elle s'effondra en larmes.

Trois jours plus tard, un pêcheur vint trouver la maréchaussée pour signaler qu'il avait trouvé un corps en pêchant dans la Sèvre. Le pauvre homme était complètement retourné. C'était bien la première fois qu'il remontait ce genre de prise ! Les gendarmes pensèrent tout de suite à la disparition suspecte de l'employé de la filature et ils envoyèrent immédiatement deux hommes sur place pour aller vérifier, si c'était bien le corps de Marcel Leclerc. Après avoir constaté qu'il s'agissait bien de lui, on leur confia la désagréable mission d'aller voir Éloïse Leclerc pour lui annoncer la mauvaise nouvelle. Choquée, elle s'évanouit.

Il fallut de longs mois pour résoudre cette énigme. Comme les gendarmes de Mortagne piétinaient, ils durent faire appel à deux policiers, venus spécialement de Nantes, monsieur Richard et monsieur Poireau qui avaient été choisis pour mener l'enquête. Ils se montrèrent d'une efficacité redoutable et bientôt, avec toutes les preuves qu'ils avaient rassemblées, ils purent conclure que monsieur Leclerc avait forcément été victime d'un meurtre. On avait rapproché les événements : la bagarre, l'incendie et l'étrange disparition du contremaître. Ils avaient interrogé des collègues et après deux mois, ils avaient démasqué le coupable : c'était un ouvrier de la filature, un jeune homme du pays, qui avait vu d'un mauvais oeil l'arrivée de monsieur Leclerc car il convoitait depuis longtemps son poste de contremaître. Le jaloux fut vite appréhendé et il termina ses jours au fond d'une sombre cellule à la prison de Nantes.